900 DÉCEMBRE II — NUMÉRO DE NOËL N° 48

LE THÉATRE

TION ET RÉDACTION : Boulevard des Capucines. | PUBLICITÉ : DUHAMEL et COMMUNAY, seuls concessionnaires 19, Boulevard Montmartre. | CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an. . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an. . 52 fr. | ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.



Cliché P. Nadar.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Mme WEBER. — Rôle d'*Elektra*. — *LES ÉRINNYES*

PUBLICATION BI-MENSUELLE


BELLE JARDINIÈRE
2, Rue
du
Pont-Neuf
PARIS
TÉLÉPHONE
106.83 | 125 82
106.84 | 125 88

LE THÉATRE

N° 48 NUMÉRO DE NOËL Décembre 1900 (II)



Cliché P. Nadar.

Madame Sarah Bernhardt en Amérique

Rôle de *la Tosca*. — *LA TOSCA*

Mme SARAH BERNHARDT (Rôle de *Théodora*)

Cliché P. Nadar.

Sarah Bernhardt et Coquelin

EN AMÉRIQUE

Dans ce numéro de Noël et du Jour de l'An, le journal *Le Théâtre* m'a chargé de présenter ses félicitations et ses vœux collectifs à nos chers et grands artistes, Madame Sarah Bernhardt et M. Coquelin. Je le fais de grand cœur, fier et un peu embarrassé de la tâche qui m'est attribuée. Car Boileau n'a pas dit vrai lorsqu'il a assuré qu'on exprimait toujours aisément ce qu'on sentait bien. Son aphorisme est fort discutable en matière de compliment. Voyez plutôt ce pauvre Cyrano de Bergerac qui, avec tout son esprit, attend le dernier acte pour dire ce qu'il comptait dire dès le premier.

La Fortune, d'ailleurs, se plaît à contrarier les vœux des hommes. Quand Madame Sarah Bernhardt et M. Coquelin se sont embarqués, nous leur avons souhaité bon voyage. Le voyage a été des plus mauvais. Il a duré neuf jours, contrarié par la tempête. Mieux que les vœux, j'aime les certitudes. Et c'en est une déjà



Cliché P. Nadar.

M. COQUELIN

que le triomphal accueil que nos compatriotes ont trouvé en Amérique. On peut, dès aujourd'hui, les complimenter. Le pays des dollars est pour eux le pays des lauriers. Ceci nous intéresse surtout. Car leur entreprise est belle. Elle associe deux noms célèbres au théâtre, pour donner, à l'étranger, l'idée la plus juste et la plus heureuse qui soit possible, de quatre ou cinq chefs-d'œuvre de notre art dramatique français. Qui ne s'intéresserait à une si utile et belle besogne ? Qui ne serait de cœur avec vous qui la faites, nos chers artistes amis ?

Une vieille chanson nous dit l'embarras d'un homme à qui une fée, à la fois bienfaisante et malicieuse, offre le choix entre la gloire et la fortune. Il me paraît que nos artistes en expédition lointaine n'auront pas l'embarras du choix et que l'une et l'autre leur sont assurées. On en peut répondre en sachant le résultat du début de leur campagne. M. Coquelin a bien eu quelque

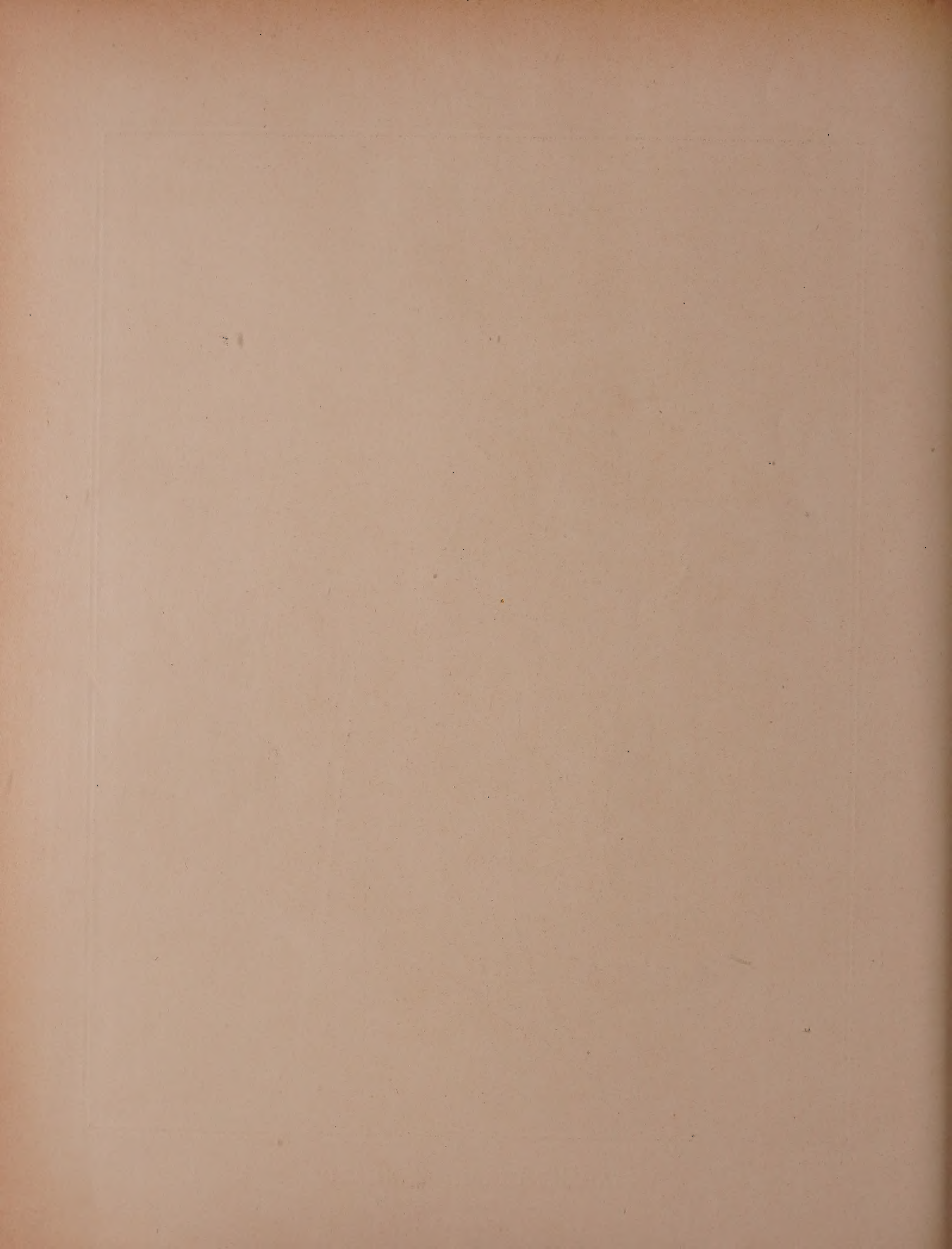


Cliché Boyer.

MADAME SARAH BERNHARDT

(Rôle du *Duc de Reichstadt*)

L'AIGLON





Cliché P. Nadar.

M. COQUELIN

Rôle de *Cyrano de Bergerac*

CYRANO DE BERGERAC

ennui. La douane de New-York n'avait-elle pas saisi, comme arme de guerre, le « flingot » du grenadier Flambart, modèle 1821! Mais que ceci s'oublie, n'est-ce pas, aussi bien que les rigueurs de la traversée, dans cet applaudissement d'une grande cité de l'étranger qui salue en vous l'art de votre pays?

Madame Sarah Bernhardt, M. Coquelin et leurs compagnons peuvent être bien sûrs que nous ne les oublions pas. Nous les regrettons, pour notre saison théâtrale, pendant laquelle ils nous feront défaut. Mais nous sommes pourtant heureux de les voir accomplir ce voyage, glorieux commis voyageurs de l'art français. Nos esprits, sur bien des choses, sont pleins d'angoisses et, sur d'autres, hantés d'inquiétudes et d'incertitudes. Mais ceci reste indiscuté, qu'il n'y a pas de frontières pour l'art et que l'échange des nobles sensations qu'il donne ou des idées dont il est l'expression se continue sans cesse, au-dessus de tout et malgré tout, entre les esprits de tous les peuples. Propager l'art français, c'est faire œuvre d'utilité universelle. Comment nos vœux n'iraient-ils pas, sincères, à ceux qui font cette œuvre et qui, de leur côté, ne nous oublient pas?

Quand Madame Sarah Bernhardt et M. Coquelin sont partis pour l'Amérique, j'ai exprimé ce regret que le plaisir de les voir réunis et jouant ensemble — ce qui n'est pas arrivé depuis qu'ils étaient teus les deux à la Comédie-Française — fut offert aux étrangers et ait été refusé aux Parisiens. Or, voici qu'on m'apprend que, le jour même où New-York faisait un accueil triomphal à *l'Aiglon*, M. Coquelin pensait aussitôt à Paris et se disait que de telles soirées devaient être aussi pour lui. Ceci est charmant et j'ajoute que c'est juste. C'est à Paris que se frappe cette belle monnaie de gloire qui a cours dans tous les pays du monde. Comment s'accomplira cette promesse? Je n'en sais rien. Mais je la tiens pour faite, et c'est un doux échange de souvenir entre le public de Paris et les artistes qu'il aime et qui l'ont quitté.

Dans leurs pérégrinations lointaines, nous les suivrons, espérant qu'elles ne seront pas trop dures et que, partout, le succès les accompagnera, leur faisant prendre de belle humeur les fatigues et les aventures d'un voyage à travers des lieues et des lieues. Je ne les plains pas trop, d'ailleurs : on emporte toujours quelque chose de son pays quand on travaille pour lui. C'est une chose qui doit être douce pour le cœur et fortifiante pour l'esprit de se dire qu'on jette par le monde, avec de grandes œuvres d'art, quelque chose du cœur et de l'esprit de la France.

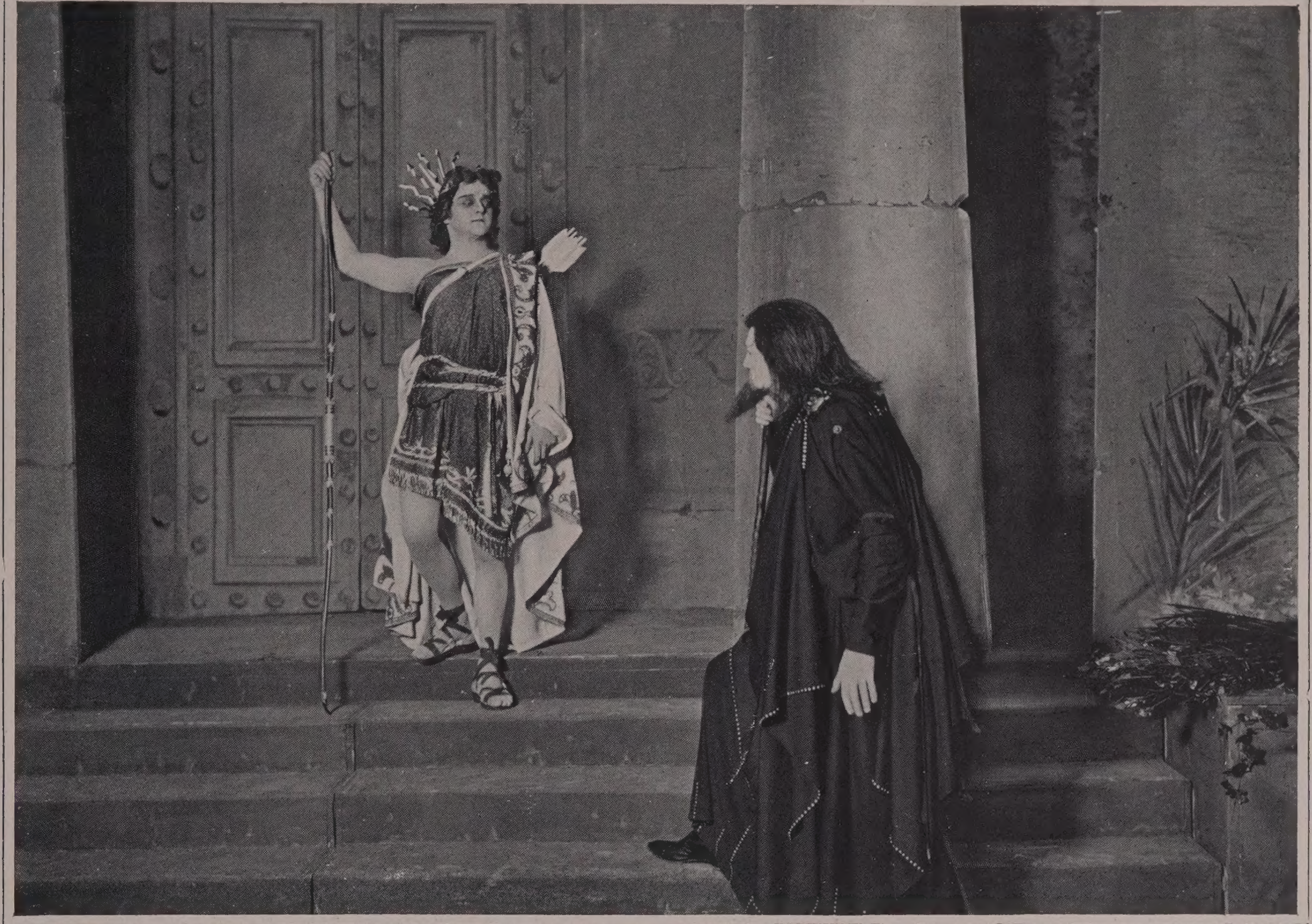
A cette besogne, ce journal, qui s'est donné avec passion à l'étude et au service des choses de l'art dramatique dans le monde entier, ne pouvait pas rester indifférent. Il ne pouvait pas laisser passer l'occasion de cette époque de l'année où l'on échange tant de vœux — souvent banaux, hélas! — sans vous faire les siens, que vous savez sincères, et que j'ai de la joie à vous adresser. Ces vœux, tous vos amis de Paris, tous ceux qui aiment l'art, vous les adressent avec nous. Ils désirent, certes, votre retour, mais c'est surtout votre succès dans la campagne entreprise qui leur tient au cœur. Ils sont avec vous, dans ce grand voyage, tel que le char de Thespis, remplacé par le chemin de fer, n'en connut pas. Et, comme le faisait Horace en disant adieu à Virgile, qui allait faire aussi un voyage d'art à Athènes, ils demandent pour vous un ciel clément, sachant que, pour le reste, la vaillance du talent est un gage assuré du succès.

HENRY FOUQUIER.



Cliché Otto

Mme SARAH BERNHARDT
Rôle d'*Hamlet*. — *HAMLET*



Cliché Mairet. — APOLLON (M. J. Fenoux) — THANATOS (M. Villain)

PROLOGUE — APOLLON : *Va donc! car mon regard qui lit dans l'avenir, Pour la noble Alkestis voit un sauveur venir.*

COMÉDIE-FRANÇAISE

(AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT)

Alkestis

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS, D'APRÈS EURIPIDE, PAR M. GEORGES RIVOLLET

Les couloirs de la Comédie-Française, au cours de la répétition générale d'*Alkestis*, ont offert un amusant coup d'œil aux vieux Parisiens, qui les « connaissent dans les coins », ces terribles corridors de théâtre. Pendant les entr'actes, autour des courriéristes, reporters, ou même enfants de la maison de Molière, des groupes se formaient, interrogateurs : « Rivollet! Connaissez-vous Rivollet? »

C'est une ouvreuse qui, la première, tout en coulant une manche de paletot le long d'un bras de critique influent, murmura discrètement :

« On dit, dans le théâtre, que ce monsieur est un amateur! »

« Un amateur! Il parait que c'est un amateur... » Ce renseignement succinct vola de lèvres en lèvres, se colporta dans le foyer, sur les marches d'escaliers, dans les pénombres des entrées d'orchestre et de galeries. Puis un silence se fit, diplomatique, prudent, réservant l'opinion. Seul un snob de l'écritoire grogna :

« Les amateurs, il n'y en a que pour eux!... Est-ce assez bête de jouer les amateurs! Ça n'amuse que les amis de l'auteur, parce qu'ils se tordent. »

* *

Ce snob disait faux. Personne ne s'est « tordu » à *Alkestis*. Il est vrai que d'informations sûres complétant le vague renseignement de l'ouvreuse, il résulte que M. Rivollet travaille aussi consciencieusement qu'un professionnel même que ne harcèle pas la *res angusta domi*, ensuite que l'auteur d'*Alkestis* est non seulement un juge original et délicat des choses de littérature, de théâtre et de musique, mais, en même temps, ce

que les pères de famille appellent un homme sérieux. Son dilettantisme ne l'empêche pas de remplir scrupuleusement ses fonctions de conseiller référendaire à la Cour des Comptes. Cette année, entre parenthèses, s'il a le devoir d'examiner le bilan de la Comédie-Française, il lui sera doux de donner un quitus d'écritures où l'éloquence des chiffres plaidera sa gloire d'écrivain.

Comment M. Rivollet fut-il tenté d'écrire *Alkestis* après Euripide et de l'adapter à notre scène? Par la lecture d'une traduction, d'ailleurs excellente, celle de M. Hinstin, ancien élève de l'École d'Athènes. Cette figure d'Alkestis, si touchante, le tenta. Il comprit tout de suite avec son sûr instinct que le rôle désagréable du mari acceptant que sa femme meure pour lui, pour acceptable qu'il soit dans la rude Grèce antique, pouvait être expliqué, pallié. Et puis, les détails de ce conte mythique étaient si jolis. Et le cadre! Où en trouver un plus grand dans sa simplicité évocatrice des temps héroïques, que ce coin de Thessalie, terre de mâles, d'où bientôt surgira Alexandre, où devant le palais aux lignes rudimentaires flottent les tuniques blanches des femmes, où s'agite au soleil la peau du lion de Némée, moins lourde aux épaules du fils d'Alcmène que ne le sera un jour la légère tunique du Centaure : admirable matière à mettre en vers français.

La toile se lève au prologue sur un paysage de Thessalie. Dans le fond, un palais. Sur le seuil apparaît Apollon, dieu du jour, qui raconte que, banni de l'Olympe, il est devenu berger



Cliché Mairet.

PREMIER CORYPHÉE (M. Hamel) — ALKESTIS (Mlle W. de Boncza) — ADMETOS (M. A. Lambert)

ACTE Ier. — SCÈNE III

ALKESTIS : *O lumière, horizons clairs de la Thessalie,*
Je veux vous contempler pour la dernière fois.

chez le propriétaire du palais, le roi Admète, et que son maître a été condamné par les Parques à mourir, à moins qu'un autre mortel ne consente à prendre sa place. Or, la femme d'Admète, la reine Alkestis, s'est dévouée. Elle a accepté cette héroïque substitution.

Un si beau dévouement ne désarmera-t-il pas la Mort? Hélas! non. Voici la Mort qui apparaît, qui réclame Alkestis, puis, sourde aux supplications d'Apollon, après avoir jeté son nom terrifiant à une servante, qui ouvre la porte du palais et entre.

Au premier acte, c'est l'entrée en scène du peuple. Massée devant le palais, la foule s'entretient du grand événement : le sacrifice consenti par Admète. Les portes s'ouvrent. Alkestis et Admète descendent lentement les marches du palais, se mêlent à la foule et, devant le peuple assemblé, les répliques se croisent ardentes entre l'épouse et l'époux. Admète ne veut pas qu'Alkestis meure pour lui, mais la vaillante femme reste inébranlable. Pour elle, Admète n'a pas le droit de mourir. Il se doit à son peuple menacé par de puissants ennemis et que son bras seul protégera efficacement. Il se doit à ses enfants, car

Ils ne règnent jamais les orphelins de rois.

Et comme on dirait aujourd'hui en Chine, Alkestis sauve la face de son époux en lui jetant cette dernière supplication :

L'un et l'autre acceptons ce devoir rigoureux,
Moi de mourir pour toi, toi de vivre pour eux.

Admète se laisse fléchir. Alkestis va faire alors à ses enfants des adieux déchirants et rend l'âme. Le corps est rapporté dans le palais.

Au second acte, nous assistons aux funérailles accomplies selon tous les rites antiques. Admète suit le corps en faisant retentir l'air de sanglots qui n'ont rien d'humain. Le sacrifice

est donc consommé et il semble que tout doive être fini à moins d'un miracle. Et justement voici le miracle. Héraclès apparaît.

L'Hercule d'Alkestis n'est pas le dieu des tragédies, un dieu à tiroirs commode à exhiber pour les auteurs en quête laborieuse de dénouement et justifiant l'ironique recommandation d'Horace aux tragiques de son temps:



Cliché Mairet.

PREMIER CORYPHÉE (M. Hamel) — UNE SERVANTE (Mlle H. Fouquier) — ALKESTIS (Mlle W. de Boncza) — ADMETOS (M. A. Lambert)

ACTE Ier. — SCÈNE III

ALKESTIS : *Laissez-moi maintenant. Laissez-moi tous, merci!*

Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus.

L'Hercule d'*Alkestis* est vraiment le nœud de l'action car lui seul, l'homme aux douze travaux, pourra rendre une épouse adorée à l'époux qui la pleure, seul il est de taille à mener à bien le dur labeur d'arracher Alkestis à cet avare Achéron qui ne passe guère pour lâcher aisément sa proie. Il n'est que juste que le bon géant entreprenne cette rude tâche. Arrivé chez Admète au cours des funérailles, on lui a, sur l'ordre exprès du roi, un raffiné d'hospitalité, caché que la maison est en deuil. Donc le robuste compagnon s'est attablé, a festoyé sans remords! Il a voulu

aussi, par Jupiter, qu'on s'amuse à ses côtés. Mais, ô surprise! les serviteurs ont fait grise mine à ses ouvertures. Il s'est étonné, les a interrogés et ils lui ont fait l'aveu qu'Alkestis est morte...

« Morte! » s'écrie Hercule, et tout de suite le géant, honteux de sa débauche, jette par terre sa coupe pleine. Et alors redressant sa taille, frémissant, il jette aux serviteurs d'une voix tonnante cette promesse : « Je ramènerai votre morte vivante. »

Et, en effet, au dernier acte, ce « brave homme de dieu » jette Alkestis ressuscitée dans les bras d'Admète, éperdu de bonheur.

Alkestis, qui avait déjà triomphé deux fois à Orange, comptera parmi les succès les plus incontestés de la Comédie-Française en ces dernières années. Le public payant a ratifié le jugement des spectateurs de la répétition générale et de la première. Cela prouve qu'Euripide

Est jeune encor de gloire et d'immortalité,

mais cela démontre aussi que M. Rivollet est à la fois un excellent poète et un homme de théâtre.

Comme poète, il a charmé les gens du métier par la qualité de son vers, toujours facile et toujours élégant, cumul rarement obtenu, surtout à la scène. Le croirait-on pourtant ! L'auteur, le soir de la première, nous a fait, en nous montrant de loin un critique, cet aveu :

« Heureusement que je lui ai envoyé un manuscrit expurgé de la verrue monstrueuse qui s'appelle un vers de quatorze pieds. Oui, j'ai commis un vers de quatorze pieds. Comment ? Je l'ignore. J'aurai été dupé par je ne sais quelle sonorité qui, du reste, a trompé d'autres auditeurs aussi prompts que moi à sursauter d'ordinaire à l'audition des vers faux, car, ce qui est assez étrange, un seul homme m'a signalé le lapsus, le dessinateur des costumes. Il va



Cliché Chebrier.

ADMETOS (M. Albert Lambert)



Cliché Manuel.

ALKESTIS ADMETOS
(Mlle W. de Boneza) (M. A. Lambert)

ACTE Ier. — Scène IV

ADMETOS : *Non! de mes mains de roi, je l'ensevelirai...*

Cliché Mairet. ADMETOS (M. A. Lambert) HÉRACLÈS (M. P. Mounet)

ACTE 1er. — SCÈNE VII ADMETOS : *Viens... Sur le seuil reçois l'étreinte fraternelle.*

de soi que, père implacable, j'ai coupé à mes enfants ces deux pieds malencontreux et remplacé

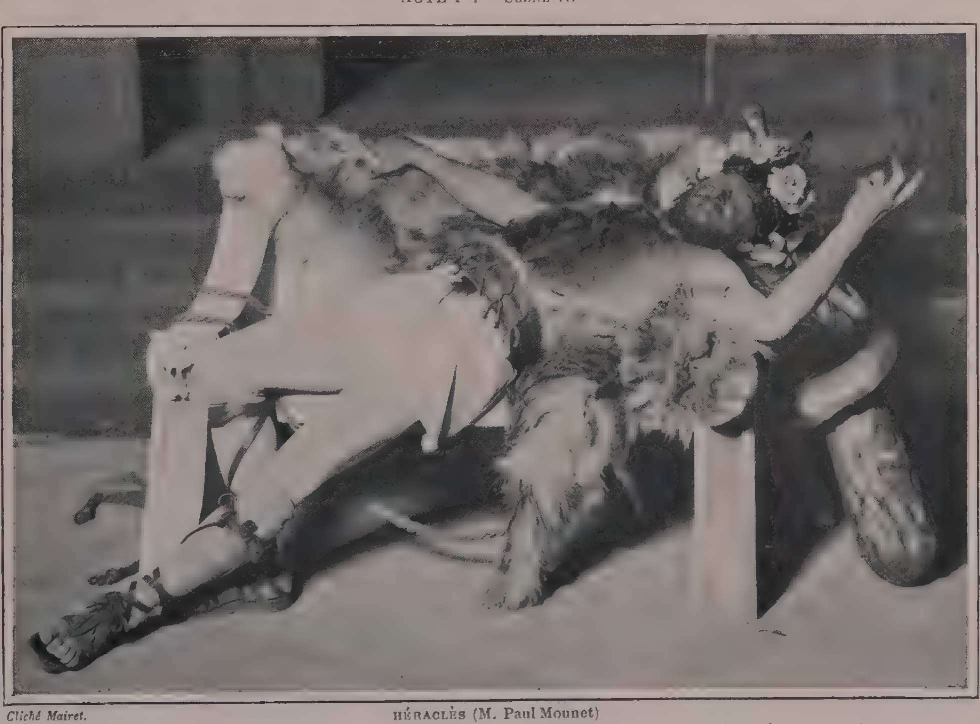
« S'il faut descendre au noir séjour d'Hadès et de Koré,

par

« S'il faut descendre vers Hadès et vers Koré. »

Comme homme de théâtre, M. Rivollet s'est révélé par le soin qu'il a pris de faire une pièce dans le sens classique du mot, avec un commencement, un milieu, une fin, par conséquent en acceptant les sacrifices nécessaires, en opérant les indispensables sections chirurgicales sur son œuvre.

La mise en scène d'*Alkestis* a été critiquée. D'aucuns ont trouvé le palais trop « Belle Hélène ». Le reproche ne me paraît pas juste. De ce qu'un décor a servi à une parodie, ce n'est pas une raison pour en proscrire l'emploi dans une œuvre sérieuse. Le



Cliché Mairet. HÉRACLÈS (M. Paul Mounet)
ACTE II. — SCÈNE II HÉRACLÈS : *Je suis heureux...*

palais de la *Belle Hélène* n'était pas une caricature, une habitation de roi ne se travestissant pas comme une *Iliade*.

L'interprétation, en tout cas, n'est pas une parodie. On « sent » encore la tragédie au Théâtre-Français. Les échos de l'âme antique vibrent dans le cœur d'Albert Lambert et de Paul Mounet, tous deux étonnants par leurs dons, l'un de sensibilité, l'autre de force, et ils nous arrivent gracieux et émouvants à travers la voix de Mademoiselle Wanda de Boncza, mourante et morte très touchante et très noble. MM. Villain, Delaunay, Fenoux, Mademoiselle Henriette Fouquier — délicieusement Tanagra — Mesdemoiselles Delvair et Géniat complètent harmonieusement une œuvre qui est elle-même toute une harmonie, tant par ses proportions que par la musique de ses vers.

GASTON JOLLIVET.



Cliché Mairet.

HÉRACLÈS (M. P. Mounet)

ACTE II. — SCÈNE II   HÉRACLÈS : *Dans ma coupe de lierre, allons, verse le vin.*

Cliché Reutlinger. MADAME WEBER. — Rôle de *Déjanire*

MADAME WEBER

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Dans la jolie nouvelle qui s'appelle *le Fils du Titien*, Musset, donnant la parole à son héros, le Tizianello, lui fait raconter, devant Béatrice, l'entrevue de son père le Titien avec Charles-Quint, la visite du grand empereur au grand peintre, et le jeune homme commence son récit de la façon suivante : « J'étais bien jeune ; mais je m'en souviens. » Cet exorde peut nous convenir ; car nous ne sommes pas si vieux, non plus, ni les uns ni les autres ; et cela n'est pas encore une chose très ancienne, que la première apparition de Mademoiselle Weber sur la scène de l'Odéon. Nous pouvons tous nous la rappeler.

C'était, en 1885, le 21 novembre. L'Odéon, alors, dirigé par M. Porel, avait donné la première représentation d'un drame nouveau de M. François Coppée, *les Jacobites*. Chose assez rare, la critique et le public se rencontrèrent dans un même sentiment, et ce fut pour combler d'éloges, jusqu'à l'en accabler presque, une jeune débutante, chargée de l'un des rôles principaux : Mademoiselle Weber.

J'ouvre les journaux de l'époque et ne trouve aucune note discordante.



Cliché Reutlinger. MADAME WEBER
Rôle d'*Élisabeth*. — *LA RÉVOLTE*

Sarcey, dans *le Temps*, écrit : « La nature a comblé Mademoiselle Weber de ses dons. Quelle voix ! grave, pénétrante et douce, chaude et vibrante... Je ne sais que Mademoiselle Sarah Bernhardt, en son beau temps, qui avait eu cette grâce de la personne, cette élégance de gestes et d'attitudes, cette chaleur passionnée, cette mesure exquise du débit. C'est un jeune astre qui se lève. » Sarcey a évoqué le nom de Madame Sarah Bernhardt. Un autre critique ira plus loin. Celui-là, c'est un poète, M. Henri de Bornier, l'auteur de *la Fille de Roland*. Il dit : « Il faut saluer l'avènement d'une enfant inconnue hier et qui sera, demain, une Sarah Bernhardt : Mademoiselle Weber. Depuis les grands jours de Rachel, on n'avait pas vu plus brillant début. Mademoiselle Weber est née du drame moderne. Qu'elle y reste fidèle. » Ainsi, à propos de la jeune débutante, on prononce le nom de Rachel, c'est-à-dire du plus grand nom du théâtre français, au XIXe siècle, après celui de Talma.

M. Jules Lemaitre, qui inaugurait dans *les Débats* ses feuilletons si délicats, traçait de « l'astre » qui se levait



Cliché Reutlinger. MADAME WEBER
Rôle de *Blanche de Castille*. — *FRANCE... D'ABORD!*

ce portrait : « Nous avons tous acclamé Mademoiselle Weber dans un transport de joie où notre cœur se fondait, car les destins bienveillants nous l'ont évidemment donnée pour mettre çà et là de belles heures dans la monotonie et dans la tristesse de nos jours, et pour nous consoler quelquefois de vivre. Cette jeune fille n'est point une créature mortelle, c'est la Tragédie en personne. Elle a d'abord la plus admirable petite tête de tragédienne que l'on puisse imaginer, le profil israélite dans ce qu'il a de plus noble, des traits à la fois énergiques et délicats qui semblent taillés dans un marbre très dur; point d'empâtements ni de fossettes ; quelque chose de pur, de chaste, de très élégant et d'un peu sévère; une bouche d'un dessin ferme et fier, de grands yeux sombres et chauds, un corps souple et jeune qu'on sent tout dévoré d'une flamme intérieure, des attitudes et des gestes naturellement beaux et harmonieux, une voix de contralto, émouvante et profonde, et qui dit aussi bien la tendresse et l'enthousiasme que la pitié ou la douleur. Elle joue avec toute son âme, elle se livre tout entière éperdument, et cependant elle reste assez maîtresse d'elle-même pour imposer à sa diction et à sa mimique la règle de la beauté ; son jeu est ardent et contenu, passionné et plastique. Cela est rare. »

***

Quelle était donc et d'où venait cette jeune tragédienne, dont le nom, du jour au lendemain, remplit Paris?

« Je suis née, nous disait Madame Weber, à Paris, rue de la Roquette, entre la guillotine et la Bastille. Les gardiens de la colonne m'y laissaient monter pour un sou, quand je n'en avais pas deux à donner. Ils disaient : « C'est une cliente! » Cliente encore du Père-Lachaise. J'y allais chaque matin avant l'école. C'est là que j'ai rêvé, gamine. Mon école, protestante, était rue des Taillandiers. Mon pasteur s'appelait Weber lui aussi. Notre temple de Bon-Secours n'existe plus. »

Mademoiselle Weber perdit son père, secrétaire et trésorier de M. Édouard Lockroy dans la garde nationale, pendant les tragiques événements de 1871.

Laissons ce douloureux souvenir et venons à la première manifestation artistique de notre héroïne. L'un de ses biographes, M. Émile Mas, affirme « qu'à douze ans, dans un concours de lecture à haute voix entre toutes les écoles de la Ville de Paris, elle lut avec tant d'âme et de chaleur qu'elle fixa



Cliché P. Nadar. MADAME WEBER
Rôle de *Jeanne d'Arc*. — *JEANNE D'ARC*



COMÉDIE-FRANÇAISE

ANDROMAQUE

Mme Weber (Rôle d'*Hermione*



Cliché P. Nadar.

MADAME WEBER

Rôle de *Marie*

LES JACOBITES

tout de suite l'attention de ce maître en l'art de dire qu'est le toujours vaillant M. Legouvé et du regretté Dupont-Vernon, tous deux membres du jury. » Dupont-Vernon, qui faisait un cours de diction à la mairie du XIXe arrondissement, prit l'enfant sous sa protection et la présenta au Conservatoire en 1883 ; elle fut jugée trop jeune pour être admise. On lui permit, cependant, de suivre les cours comme auditrice et l'année suivante, en 1884, âgée de dix-sept ans, elle était reçue à l'unanimité. Réclamée par le plus ancien des professeurs, M. Got, elle concourt, dès la première année, et elle obtient, d'emblée, premier prix de tragédie, le partageant avec Mademoiselle Méa. Pendant toute l'année, elle avait été destinée à la Comédie-Française et M. Perrin l'avait déjà demandée, lorsqu'il tomba malade. M. Kaëmpfen, qui géra la maison de Molière pendant quelques mois, ne perdait point de vue la lauréate, mais, candide et bon, il consentit à la céder pour un an à M. Porel, qui la demandait instamment pour l'un des rôles principaux du nouveau drame de M. François Coppée, *les Jacobites*.

J'ai dit le succès étourdissant remporté par la débutante. Immédiatement, le directeur se l'attachait pour deux ans, et lorsque M. Jules Claretie, qui venait de succèder à M. Perrin, enlevé par une cruelle maladie, la réclama, il dut s'incliner devant le fait accompli. Ayant découvert une étoile, M. Porel avait, sans doute, raison de ne pas l'éloigner de son ciel. Mais, pendant les deux ans qu'il la garda, il laissa plutôt Mademoiselle Weber se reposer sur la jonchée des lauriers cueillis que la renouveler. Ce qu'elle fit de plus important à cette époque, ce fut de se marier avec son camarade Segond.

La Comédie-Française revint à la charge et, en 1887, le 31 août, Madame Weber y débutait, dans le rôle de doña Sol, d'*Hernani*. Début qui fut très honorable, mais honorable seulement. Pourquoi l'enthousiasme des premiers jours s'était-il refroidi? La débutante était-elle, comme on l'a dit, souffrante? ou bien, les Parisiens, gens versatiles, couraient-ils à d'autres idoles? ou bien, est-ce que vraiment le rôle de doña Sol est, comme le disent les artistes, un faux bon rôle? Ce qui est sûr, c'est que l'entrée de Madame Weber à la Comédie-Française n'eut pas tout le retentissement auquel on s'attendait.

Heureusement, les débuts de Madame Weber se poursuivaient, quelques mois après, dans l'un des rôles qui me semblent le mieux appropriés à son talent, celui de la veuve d'Hector dans l'*Andromaque* de Racine. Le succès revient, éclatant, triomphal. « La soirée d'hier, dit un critique, est le pendant que nous attendions à cette représentation des *Jacobites* qui fit de la débutante une étoile. » Et Sarcey, toujours juste, écrivait: « Madame Weber a obtenu un éclatant succès. Jamais on n'a dit mieux qu'elle le couplet douloureux où elle rappelle à Céphise la dernière nuit de Troie... Elle a dès aujourd'hui ce qui ne se donne point, ce que les anciens appelaient le *pectus*, ce que nos artistes en leur argot ont nommé le foyer. » Et Sarcey ajoute alors ces observations, que Madame Weber a dû souvent méditer depuis : « On m'assure que Madame Weber hésiterait à rester à la Comédie-Française ; qu'elle serait séduite par les appointements plus considérables qui lui sont offerts ailleurs. Elle aurait tort de quitter cette noble maison, où elle peut se tailler une belle renommée et se faire une si large place... Si j'ai un conseil à lui donner, c'est de fermer l'oreille aux louanges des flatteurs et aux propositions des impresarios... Il faut qu'à la rentrée nous puissions la présenter comme l'héritière des



Cliché E. Pirou

MADAME WEBER
Rôle d'*Hermione*. — *ANDROMAQUE*



Cliché P. Nadar.

MADAME WEBER

Rôle de *Jeanne d'Arc*

JEANNE D'ARC

Rachel et des Sarah... Est-ce que cette ambition n'a pas de quoi lui plaire ? » Il faut croire qu'elle ne suffit pas à Madame Weber, puisque, malgré ces pressants et affectueux avis, elle quitta la Comédie-Française pour aller... à l'Odéon, où elle demeura deux ans, presque inoccupée. Toujours éprise de mouvement, elle organise, alors à ses frais, une tournée et va jouer, en province, dans la même soirée *Horace*, de Corneille (rôle de Camille) et la *Jeanne d'Arc* de Soumet (rôle de Jeanne); dans une autre tournée, elle interprète *la Fille de Roland*. Elle revient à Paris pour créer, au Châtelet, la *Jeanne d'Arc* de M. Joseph Fabre, reparaît pendant un an à l'Odéon, repart en tournée, avec M. Mounet-Sully (représentations organisées par M. Duquesnel), se montre au Trocadéro et au Théâtre de l'Œuvre, et rentre pour la quatrième fois, en 1896, au second Théâtre-Français.



Cliché Reutlinger. MADAME WEBER
Rôle d'*Iphigénie*. — *IPHIGÉNIE*

Cette fois, elle s'y tient ; et son histoire se lie à toutes les pièces tragiques ou dramatiques, en vers ou en prose, qui furent jouées à l'Odéon depuis quatre ans. Les poètes trouvèrent, en elle, une interprète aussi dévouée que rare. Ils l'entourèrent, tous, d'une affection soutenue, tandis que le public lui prodiguait ses applaudissements.

Après *le Chemineau*, M. Jean Richepin lui adresse ces vers :

Grise dans la poussière grise
Dort l'alouette au ras du sol ;
Mais soudain elle a pris son vol
Vers le clair soleil qui la grise,
Et tout en haut dans l'air de miel
Où plane sa voix solitaire
On dirait l'âme de la terre
Qui s'épanouit dans le ciel.



Cliché Reutlinger. MADAME WEBER
Rôle de *Toinette*. — *LE CHEMINEAU*

Et c'est aussi la femme de l'auteur de *la Reine Fiammette*, Madame Catulle Mendès, qui adresse au Danielo si touchant ce sonnet :

Belle image très pure avec des yeux de foi
Et le geste croisé des bras sur la poitrine,
Ta lèvre s'extasie et frémit, purpurine,
Cependant qu'éperdu tu devines pourquoi.

Tu sembles, radieux, le jeune apôtre-roi
Que dans le cadre d'or des pages on burine ;
On lit sur ton front haut la très sainte doctrine
Et les pâles chemins s'illuminent de toi.

Et tu sembles aussi, magique belle image,
Saluant le vieux Rêve en un suprême hommage,
Être notre premier et puéril espoir,

L'espoir-matin ressuscité par un clair soir
En notre âme, palais aux murailles amies,
Parmi le calme épars des splendeurs endormies.

La reconnaissance et l'enthousiasme des poètes furent tels qu'il y a quelques mois, lorsqu'ils apprirent le nouvel engagement de Madame Weber à la Comédie-Française, ceux qui avaient eu la joie de l'avoir pour interprète la convièrent, en un repas cordial, à fêter la bonne nouvelle. M. François Coppée, retenu par d'autres soins, ne put y assister. Mais il envoya à la tragédienne ce billet :



Cliché P. Nadar. MADAME WEBER
Rôle de *Chimène*. — *LE CID*

« Du moins mon souvenir bien affectueux et bien reconnaissant ira vers vous, dont j'évoque, dans ma mémoire, la beauté sauvage dans le rôle de Marie des *Jacobites*, dont j'entends la voix grave et profonde, dont j'admire la puissance tragique. Soyez la bienvenue à la Comédie-Française. Le vieux poète, qui eut les prémices de votre jeune génie, vous y souhaite tous les triomphes que vous méritez. »

On ne saurait mieux dire ; au moment où Madame Weber entre à la Comédie-Française, définitivement cette fois, sous les auspices de Victor Hugo (puisqu'elle y joue, comme la première fois, doña Sol de *Hernani*), nous lui adressons les mêmes souhaits de bienvenue et de succès.

ADOLPHE ADERER.



Cl. le Mercet

MADAME WEBER

Rôle de *Blanche de Castille*

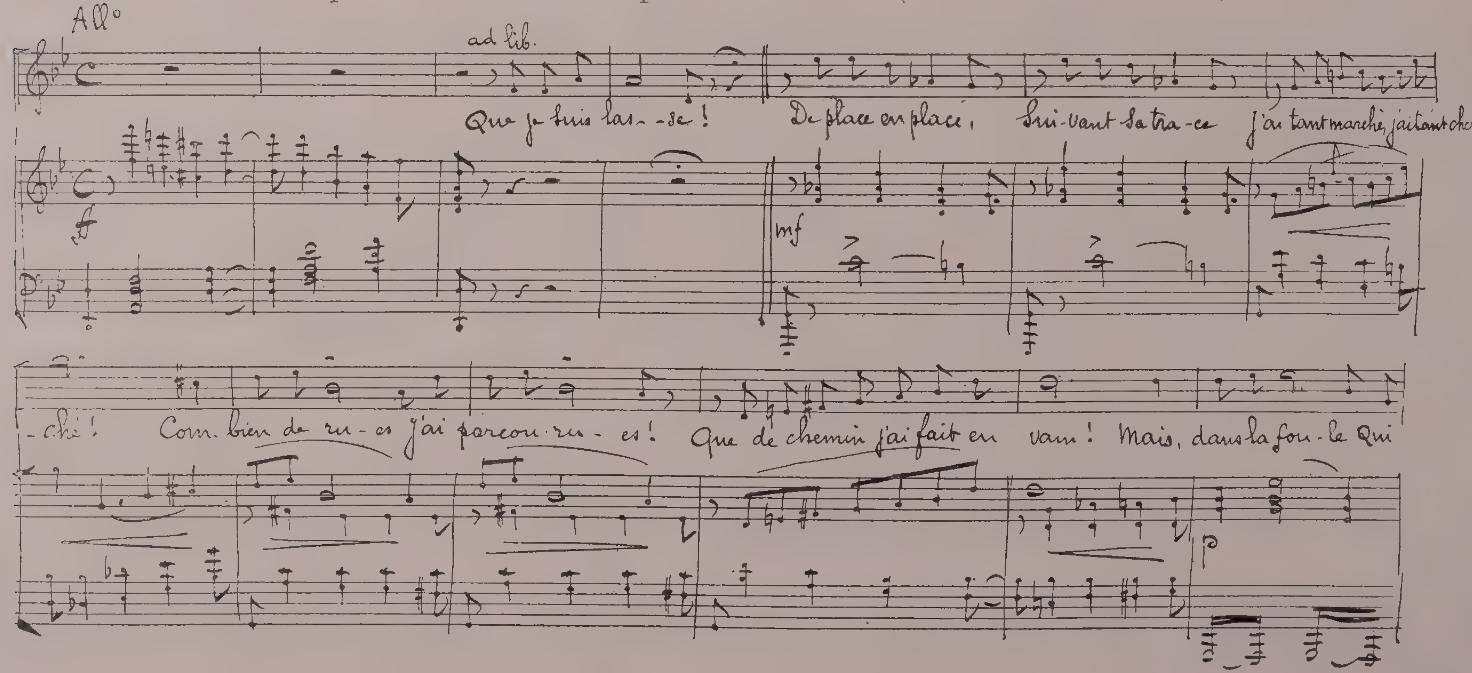
FRANCE... D'ABORD!

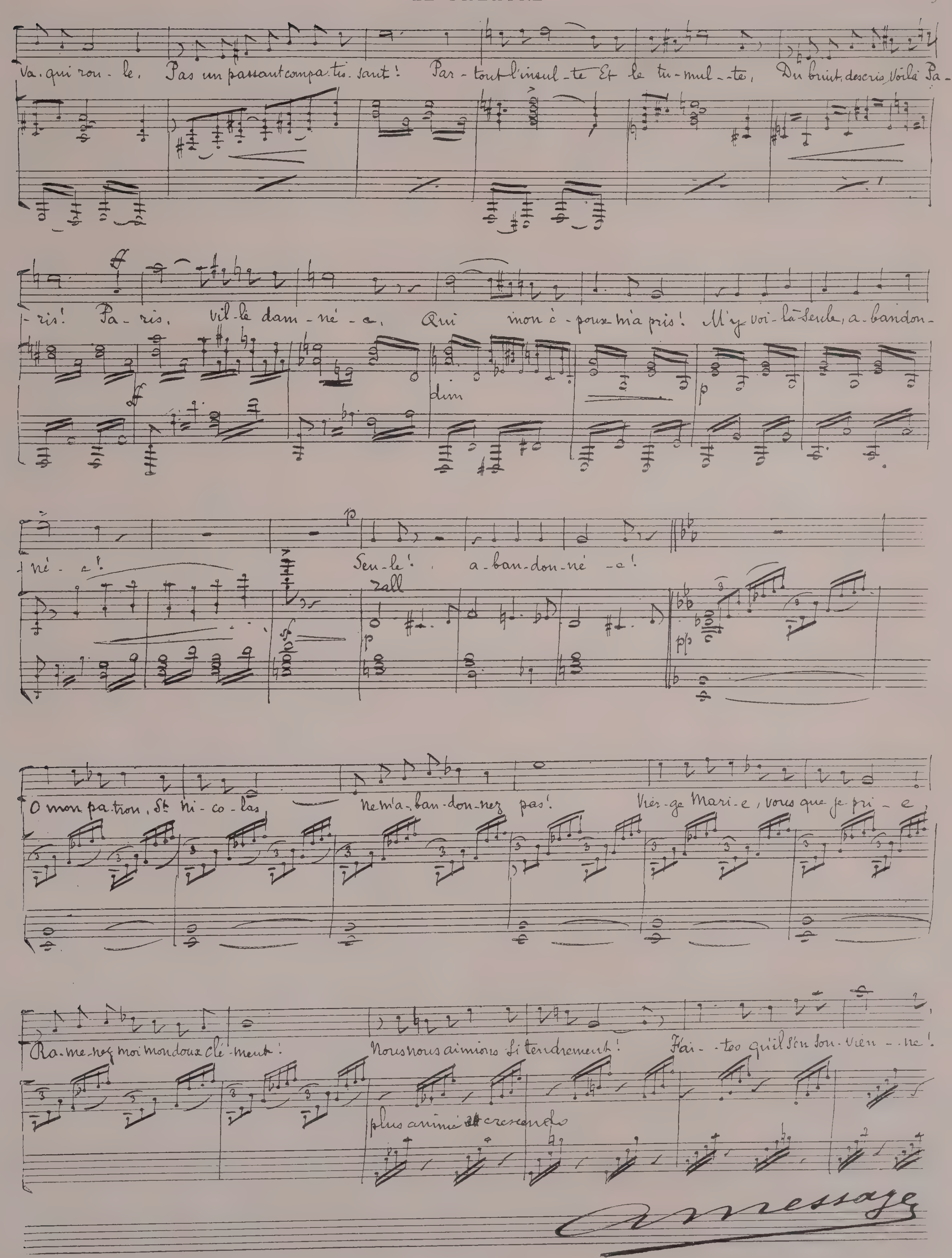
Cliché Boyer. UNE JEUNE FILLE (Mlle Sonelly) UNE JEUNE FILLE (Mlle Argens) COLETTE (Mlle Rioton)

ACTE 1er

LA BASOCHE

Air du premier acte chanté par COLETTE (Mademoiselle Rioton)




Va. qui rou - le. Pas un passant compa-tis-sant! Par-tout l'insul-te Et le tu-mul-te, Du bruit, des cris, Voilà Pa-
-ris! Pa-ris, vil-le dam-né-e, Qui mon é-poux m'a pris! M'y voi-là seule, a-bandon-
dim
p
né-e! Seu-le! a-ban-don-né-e!
rall
pp
O mon pa-tron, St Ni-co-las, Ne m'a-ban-don-nez pas! Vier-ge Mari-e, vous que je pri-e,
Ra-me-nez moi mon doux Clé-ment! Nous nous aimions si tendrement! Fai-tes qu'il s'en sou-vien-ne!
plus animé et crescendo

Théâtre National de l'Opéra-Comique

La Basoche

Opéra-Comique en trois actes, de M. ALBERT CARRÉ, Musique de M. ANDRÉ MESSAGER

Je me souviens de la première représentation de *la Basoche* à l'Opéra-Comique, exactement comme si elle se fût donnée hier. Et cependant — j'ai le regret de le rappeler aux gens de mon âge — il y a de cela dix bonnes années révolues. Ce fut un succès très franc que *la Basoche*, et j'ajoute bien vite que ce succès s'expliquait le plus naturellement du monde. Après tous les faux grands opéras dont ce théâtre avait prétendu enrichir son répertoire et qui étaient déjà démonétisés, après une reprise au moins inutile de *Dimitri* et la fâcheuse exhibition de *Dante*, il n'était pas mauvais de rire. Or, tout de suite, on sut gré à deux jeunes auteurs de nous apporter tout simplement une pièce amusante, accompagnée d'une musique spirituelle, et même, dans la bonne disposition d'esprit où se trouvait l'auditoire, il ne regimba nullement contre l'allure passablement fantaisiste et bouffonne de la pièce. Une fois le point de départ consenti, une fois admis que la jeune Marie d'Angleterre, à peine âgée de seize ans et venant à Paris pour épouser le vieux roi Louis XII, pouvait se tromper au point de prendre un simple rimeur, roi de la Basoche et de la Folie, pour le vrai roi de France et lui faire alors, de tout cœur, d'amoureuses avances, on passa par-dessus toutes les invraisemblances, on admit les plus franches bouffonneries et les allusions les moins voilées; bref, on rit de très bon cœur.

Cliché P. Nadar.

M. ALBERT CARRÉ

Mais alors si cet opéra-comique de *la Basoche* eut un succès de bon aloi et se joua plus de soixante fois, dans un théâtre où les ouvrages gais n'étaient plus guère de mise, expliquez-nous, me direz-vous, comment il se fait qu'il n'avait pas reparu sur l'affiche depuis si longtemps et qu'il ait dû subir de huit à neuf années d'exil. Ah! cela tient à certaines idées qui hantaient le cerveau de feu Carvalho; cela tient à ce que, s'il aimait d'un amour paternel et rejouait sans se lasser les divers ouvrages qu'il avait eu l'occasion de monter durant ses directions successives, d'abord au Théâtre-Lyrique, ensuite à l'Opéra-Comique, il nourrissait des sentiments tout différents pour les opéras qui ne lui avaient pas dû de voir le jour et qu'il considérait comme non avenus ceux d'entre les opéras, même les plus justement appréciés, que ses prédécesseurs ou ses remplaçants au fauteuil directorial avaient eu la bonne chance de mettre en lumière. Rien ne lui était plus désagréable, par exemple, que d'entendre louer cette belle partition de *la Statue*, de M. Reyer, dont le Théâtre-Lyrique avait tiré honneur et profit durant les deux années que Charles Réty l'avait dirigé, et quand Carvalho remonta cette œuvre maîtresse à l'Opéra-Comique, en 1878, sous la pression de l'opinion publique, il ne fut nullement fâché de la voir chavirer par suite de circonstances qui n'étaient pas toutes fortuites. Plus tard et quand il rejoua cette *Carmen*, dont la direction Du Locle avait lieu de s'enorgueillir, s'il en fallut de peu que le chef-d'œuvre de Bizet n'eût une destinée semblable à celle de *la Statue*, et tout aurait marché de pareille façon si les journaux, par bonheur, n'avaient presque exigé le remplacement immédiat de Mademoiselle Isaac, qui perdait l'ouvrage, et le réengagement instantané de Madame Galli-Marié, qui allait le sauver. A présent, vous savez pourquoi M. Carvalho, succédant comme directeur à M. Paravey qui l'avait remplacé lui-même après l'incendie de l'Opéra-Comique, ne voulut jamais remonter ni *la Basoche*, ni *le Roi d'Ys*, ni même *Esclarmonde*, les trois heureux ouvrages que son indigne remplaçant avait eu le mérite de découvrir ou simplement l'intelligence d'accepter.



Cliché P. Nadar.

M. ANDRÉ MESSAGER



Cliché Boyer

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LA BASOCHE

Colette. — Mlle Rioton



ROLAND (M. Rothier) — L'ÉVEILLÉ (M. Carbonne) — CLÉMENT MAROT (M. Jean Périer)

ACTE Ier

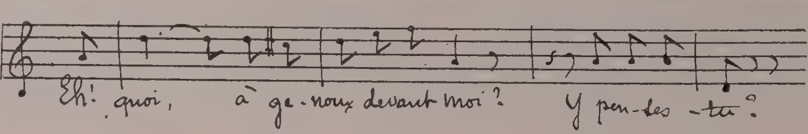
LA BASOCHE

Les auteurs de *la Basoche*, entre temps, ou, pour être plus exact, l'auteur de la partition se voyait attribuer par l'Académie des Beaux-Arts le prix biennal de 3,000 francs, dit prix Monbinne, et la chose est rappelée avec bonne grâce dans la préface que le directeur de l'Opéra-Comique a écrite, il y a quelques semaines, pour le vingt-cinquième volume des *Annales du Théâtre et de la Musique*. Ce rappel s'enchaîne, sous la plume de M. Carré, à une protestation contre le jugement des membres de l'Institut, qui ont refusé, cette année-ci, d'accorder le prix Monbinne à *Louise*, et même il est assez piquant de voir avec quel entrain le « genre éminemment national » est ici mis à mal. « Mais l'opéra-comique d'Auber et d'Hérold vit-il encore ? Non certes, il est mort, et il me semble bien que *Carmen* et *Manon* ont signé son acte de décès. Quelques-uns essayeront, parfois, de le faire revivre, comme j'ai fait moi-même avec *la Basoche*, et on le leur pardonnera s'ils trouvent un musicien capable de voiler leur nudité d'un manteau ruisselant de mélodies, comme a fait pour moi Messager; on reprendra, de-ci de-là, *le Domino noir*, *Fra Diavolo*, *le Pré aux Clercs*, et les vieux amateurs accoureront en foule, heureux de retrouver, en ce vieux répertoire, leurs propres souvenirs et d'entendre chanter sur la scène et dans leur cœur la musique de leurs vingt ans; mais le passé est le passé, et rien ne saurait arrêter la marche incessante du progrès en toutes choses... »

Je vous ai dit plus haut quel était le point de départ de l'intrigue de *la Basoche*. C'est M. Albert Carré, alors directeur du Vaudeville et neveu du librettiste Michel Carré ce qui le fait cousin germain de l'auteur de *l'Enfant prodigue*), qui s'était amusé à combiner cette interminable série de quiproquos; il s'en est tiré à merveille, hâtons-nous de le dire, et cela prouve



Cliché Boyer. CLÉMENT MAROT (M. Jean Périer) COLETTE (Mlle Rioton)



au moins qu'il n'est pas si difficile qu'on veut bien le répéter de bâtir ce qu'on appelle « une pièce bien faite », puisqu'un débutant qui comptait à son actif simplement une farce également embrouillée, *Jojo*, et une adaptation musicale d'un ancien vaudeville, *les Beignets du Roi*, se débrouillait avec une aisance extraordinaire au milieu de ces situations enchevêtrées à plaisir. Donc, Marie d'Angleterre, sœur de Henry VIII, arrive à Paris sous la conduite d'un vieux seigneur, le duc de Longueville, qui vient de l'épouser par procuration en Angleterre pour le compte de son seigneur et maître, le roi Louis XII. Elle imagine de se glisser en cachette à Paris avant d'y faire une entrée solennelle et débouche sur un carrefour où de nombreuses gens crient : « Vive le Roi! » Elle regarde et trouve fort à son gré le jeune homme qu'on acclame et dont le chef est orné de la couronne fleurdelisée, dont les épaules sont couvertes du manteau royal. Ce n'est pourtant que le roi de la Basoche, Clément Marot en personne, et Marie, après lui avoir délicatement offert une rose en guise d'hommage, se retire dans une hôtellerie voisine où elle a fait projet de souper et de passer la nuit.

Elle y a fait donner rendez-vous au Roi par son écuyer servant, le duc de Longueville; mais celui-ci comprend qu'il s'agit du roi de France, alors que Marie a toujours devant les yeux le roi des Basochiens. Ce dernier pénètre incognito dans l'auberge pour y retrouver, non pas Marie, dont il ne se soucie guère, mais sa gentille femme, une jeune paysanne appelée Colette et qu'il cache à tous les yeux, les statuts de la corporation exigeant que tous les membres de la Basoche restent célibataires. Colette, en voyant de quelles précautions s'entoure ce mystérieux époux, se figure aussi que c'est le roi de France, et voilà Clément Marot obligé de souper la nuit avec Marie d'Angleterre qui



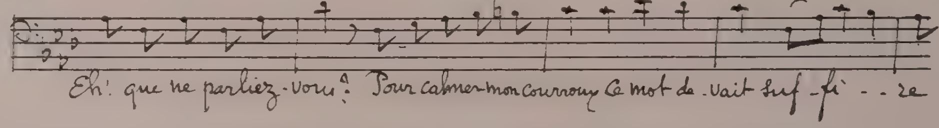
LE CHANCELIER (M. Huberdeau) — CLÉMENT MAROT (M. Jean Périer) — L'ÉVEILLÉ (M. Carbonne)

ACTE Ier

lui fait une déclaration en règle, tandis que Colette interrompt à tout bout de champ ce dialogue enflammé ; enflammé seulement de la part de la jeune princesse, car Clément est fidèle à sa femme et ne cherche qu'à fuir cette jeune personne entreprenante. « Elle est un peu folle ! » s'écrie-t-il. Louis XII, à qui le duc de Longueville a porté l'invitation que lui fait Marie de venir souper avec elle au *Plat d'Étain*, envoie chercher la reine avec une escorte, et l'écuyer royal tombe sur Colette que ce grand cérémonial ne surprend guère et qui se rend triomphalement à la cour.

Le dernier acte nous transporte à l'hôtel des Tournelles, où Louis XII attend patiemment sa royale épouse, la troisième, s'il vous plait, car il avait déjà répudié la première, Jeanne de France, et perdu la deuxième, Anne de Bretagne. Au lieu d'une

GUILLOT (M. Grivot) — LE DUC DE LONGUEVILLE (M. Fugère) — MARIE D'ANGLETERRE (Mlle Baux) — COLETTE (Mlle Rioton)
ACTE II



reine, il en voit arriver deux, exactement vêtues de même, et celles-ci, de leur côté, sont passablement déçues en voyant un roi gris et courbé au lieu du jeune et gai cavalier dont elles ont fait leur idéal. Colette, intrépidement, refuse de reconnaître le roi de France en Louis XII, et celui-ci rirait de l'aventure s'il n'apprenait tout à coup que sa femme a soupé la nuit précédente en tête-à-tête avec un seigneur; il se figure alors que ce beau galant n'est autre que le duc de Longueville, qui aurait pris trop à la lettre son office d'époux par procuration, et l'explication qui s'ensuit entre le souverain et son ambassadeur est on ne peut plus divertissante. A la fin, vous n'en doutez pas, chaque roi reprend sa reine; Louis XII présente à la cour la jeune Marie et en éloigne pour quelque temps le dangereux Marot, qui s'en ira vivre aux champs avec sa femme : celui-ci perd du coup sa royauté basochienne, ayant dû confesser son mariage, et s'estime heureux d'avoir évité la potence que le duc de Longueville avait déjà fait dresser en son honneur. Marot, désormais revenu des grandeurs, ne gouvernera plus que son ménage, — et encore n'est-ce pas bien sûr.

A présent que M. André Messager, l'auteur partout applaudi de *Véronique* et des *P'tites Michu*, est classé à la tête des compositeurs de musique à la fois légère et sentimentale, spirituelle et doucement émue, il faut faire un effort pour se reporter de dix ans en arrière et déterminer exactement quelle était alors sa situation dans le monde de la musique. Après avoir fait d'heureux débuts dans les concerts symphoniques, M. Messager, comme tant d'autres musiciens, s'était tourné du côté de l'opérette et paraissait s'y complaire; il avait même écrit dans ce genre de fines partitions, comme *la Béarnaise*, *Isoline* ou *la*



CLÉMENT MAROT (M. Jean Périer) — LE CHANCELIER (M. Hubert...)

Acte II. — L'hôtellerie du Plat d'Étain

LA BASOCHE

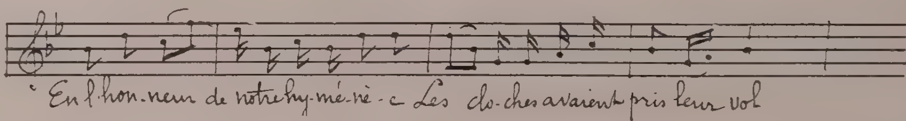
Fauvette du Temple, qui ne dénotaient pas chez lui une grande abondance d'idées vraiment originales, mais qui témoignaient déjà de cette facture élégante et de cette heureuse entente des effets d'orchestre auxquels il dut le meilleur de son renom, par la suite. Il n'avait pas la verve abondante et facile d'un Lecocq ou d'un Hervé, mais ce qui sortait de sa plume était toujours très soigné et piquait l'attention de l'auditeur par de délicats détails d'instrumentation; la phrase mélodique aurait pu avoir plus de saveur ou de relief par elle-même; mais elle acquérait un agrément des plus vifs, grâce aux curieuses harmonies et aux jolis effets de timbres dont l'auteur savait la parer. Bref, c'était de la musique légère, mais de la musique de bon ton où l'oreille avait souvent d'agréables surprises; dans *Isoline* même, il avait trouvé, pour certaines situations poétiques, des inspirations tout à fait charmantes et qui dépassaient la moyenne ordinaire de la musique d'opérette.

M. Messager, en plus de ses opérettes, avait eu l'occasion de s'essayer à l'Académie nationale de musique avec un ballet-

Cliché Boyer.

LOUIS XII (M. Jacquin) — COLETTE (Mlle Rioton) — L'ÉCUYER (M. Allard)

ACTE III



pantomime, genre où il semblait qu'il dût exceller, et cependant son ballet des *Deux Pigeons* n'avait pas répondu complètement à ce qu'on attendait de lui. Soit qu'il fût un peu surpris d'écrire pour une salle aussi vaste que celle de l'Opéra, soit qu'il eût trop peiné pour se plier aux exigences du maître de ballets, toujours est-il que sa partition, avec des pages très joliment traitées et de très curieux détails, n'avait pas, à la juger d'ensemble, toute la verve, toute la légèreté pétillante qu'on attendait de ce successeur de Delibes dans l'opérette. Il était donc possible, après cette pointe poussée dans les grands théâtres, qu'il se reléguât sur les scènes d'ordre secondaire, où la fortune semblait toujours lui sourire. Et c'est alors, justement, qu'il eut la chance d'entrer à l'Opéra-Comique avec succès. Mais en changeant de scène, il n'avait nullement modifié son style et c'était bien véritablement une partition d'opérette qu'il avait composée sur ce livret d'opérette : il était resté lui-même et n'avait pas cherché à se grandir. Qu'il eût agi de la sorte par réflexion prudente ou par instinct naturel, il dut s'en féliciter, car une pièce du genre de *la Basoche* ne comportait pas d'autre musique, et le succès aurait pu être entravé par une partition plus lourde et plus prétentieuse : celle-ci babille allégrement, spirituellement, et c'est bien là tout ce que devait faire ici le musicien.

Certes M. Messager, s'il avait voulu grandir et forcer son

talent, aurait pu se donner pleinement carrière dans les épisodes où toute la corporation élit son roi, le surveille et l'escorte, enfin dans les scènes populaires de la rue ou du cabaret; mais il a sagement évité cet écueil et, pour ces grands morceaux d'ensemble, il a surtout visé au divertissant, au pittoresque. C'est ainsi que certaine petite marche d'entrée est très joliment orchestrée avec des trompettes, des hautbois et des tambours. Le tout petit chœur des ménagères venant remplir leurs cruches au puits public est aussi tout à fait charmant, et, dans la même catégorie d'épisodes gracieux, il faut citer la pastourelle et le chœur dansé par les étudiants et les ribaudes dans l'hôtellerie du *Plat d'Étain.* La première chanson de Clément Marot sur de vrais vers de lui : « Je suis aimé de la plus belle », est d'une facture adroite, en imitation du style ancien, et la villanelle qu'il chante aussitôt après n'est pas moins jolie. Il est fort heureux que Marie d'Angleterre, à présent, nous fasse grâce de toutes les vocalises par lesquelles elle exprimait autrefois sa joie de courir les rues de Paris, déguisée en simple bourgeoise, avec un faux mari. Quant à sa déclaration d'amour à Marot : *Chez mon frère, là-bas, dans le parc rempli d'ombre,* elle respire une grâce, une innocence exquise, et l'accompagnement, où dominent les instruments de bois, en particulier la flûte, ajoute encore à sa douce expression.

Cette romance est placée au milieu d'un long trio de scène, ingénieusement dialogué, entre Marie, Colette et Clément Marot, et vient après un duo de Colette et de Marot qui n'est pas non plus dépourvu de charme; à signaler surtout la phrase de Colette : *Si ta tendresse vaut la mienne...* J'aime infiniment moins le duo qui précède entre Colette et Marie, qui se déroule sur un motif des deux voix, à trois temps, qui sent vraiment trop l'opérette : Marie d'Angleterre roucoulant sur un temps de valse, en attendant d'être admise à la cour du Père du Peuple! Je m'aperçois que je n'ai pas signalé, au premier acte, de gentils petits couplets murmurés par Jehan Léveillé à l'oreille de Colette pour la mettre en garde contre les dangers de Paris, non plus que d'amusants couplets du duc de Longueville en l'honneur de l'étiquette. Aussi bien ce rôle de second plan est-il poussé très en vue par M. Fugère, qui détaille à ravir les chansons qu'on lui a réservées dans chaque acte, et qui lance à la fin, de la façon la plus désopilante, ce cri de désespoir : *Elle m'aime!* accompagné délicieusement par l'orchestre. Cet air bouffe est toujours le grand succès du dernier acte où la musique occupe une place moins importante, avec de piquants couplets de Colette, racontant au roi son mariage, et la romance attendrie de Clément Marot faisant ses adieux à Colette avant de se laisser pendre. Un trio bouffe entre le duc de Longueville et les deux reines, absolument pareilles l'une à l'autre, complète à souhait cette partition vive et légère et qu'il aurait été dangereux d'alourdir ou d'allonger.

De la distribution de 1890, il ne reste que deux chanteurs, mais ils sont tous les deux là très bien à leur place et se font justement applaudir. L'un est M. Fugère, toujours excellent dans le duc de Longueville et qui fut la joie de cette soirée, tant il montra de finesse et de naïveté, de verve comique aussi bien dans le dialogue que dans tous ses couplets; l'autre est M. Carbonne qui a conservé son petit rôle de Jehan Léveillé et le joue et le chante avec une aisance, une belle humeur qu'il n'avait pas autrefois, quand il ne faisait que de débuter. M. Jean Périer, qui rentre à l'Opéra-Comique après avoir obtenu les succès que vous savez dans l'opérette, chante avec sentiment, mais en se retenant trop, la partie de Clément Marot (vous rappelez-vous M. Soulacroix dans ce rôle ?) qui demanderait plus de gaieté en dehors. Mademoiselle Rioton, qui succède à Madame Molé-Truffier, est délicieuse en tout

Cliché Boyer. MARIE D'ANGLETERRE (Mlle Baux)

Cliché Boyer.

MARIE D'ANGLETERRE (Mlle Baux) — LE DUC DE LONGUEVILLE (M. Fugère) — COLETTE (Mlle Rioton)

ACTE III

point, comme comédienne et comme chanteuse, dans le rôle de Colette, et Mademoiselle Baux, qui vient du Conservatoire, se montrera bientôt moins hésitante dans le personnage de la reine, établi par Madame Landouzy : elle y a du moins prouvé tout d'abord qu'elle possédait une très jolie voix et s'entendait à la bien conduire. M. Grivot est toujours l'adroit comédien que l'on sait dans le rôle de l'aubergiste Guillot (ici, un petit souvenir est bien dû au pauvre Barnolt, mort sur la brèche), et M. Jacquin prête une excellente tenue en roi Louis XII, tandis que MM. Allard et Rothier, chargés de rôles très secondaires, font également de leur mieux.

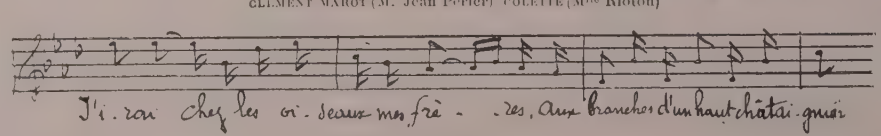
Cet ouvrage-là ne comportait ni un grand déploiement, ni une grande richesse de mise en scène; mais la couleur historique de toute la partie matérielle est excellente; les costumes sont d'une exactitude absolue; les danses, la figuration sont très ingénieusement réglées (car vous pensez bien que M. Albert Carré ne devait pas traiter ces deux auteurs-là plus mal que d'autres) et surtout les trois décors : un carrefour du vieux Paris, la salle basse de l'hôtellerie du *Plat d'Étain*, et une galerie du palais des Tournelles, avec échappée sur la capitale, sont plantés de la façon la plus adroite : autant d'évocations de la ville et de la vie de Paris au début du XVIe siècle. Avec tous ces atouts-là dans leur jeu, il y a gros à parier que *la Basoche* et son plaisant roi ne finiront pas de sitôt de « s'esbaudir » et de nous divertir.

ADOLPHE JULLIEN.



Cliché Boyer.

CLÉMENT MAROT (M. Jean Perier) COLETTE (Mlle Rioton)





LE DUC DE LONGUEVILLE (M. Fugère) — LOUIS XII (M. Jacquin) — MARIE D'ANGLETERRE (Mlle Baux) — L'ÉCUYER (M. Allard) — COLETTE (Mlle Rioton) — CLÉMENT MAROT (M. Jean Périer) — ROLAND (M. Rothier) — L'ÉVEILLÉ (M. Carbonne)

ACTE III. — *L'Hôtel des Tournelles*

LA BASOCHE



Clichés Window & Grove (Londres).

MISS ELLEN TERRY
Rôle de *Lady Macbeth*. — *MACBETH*



MISS ELLEN TERRY
Rôle de *Viola*. — *LA DOUZIÈME NUIT*



MISS ELLEN TERRY
Rôle de *Marguerite*. — *FAUST*

MISS ELLEN TERRY

DU LYCEUM THEATRE

Parmi les noms les plus célèbres de la scène anglaise moderne, il en est un qui brille d'un éclat tout particulier, c'est celui de l'artiste aimée entre toutes, dont le talent est fait de grâce et de charme et qui, pendant une carrière déjà longue mais loin d'être finie, a abordé avec un égal bonheur les rôles et les genres les plus divers. Ingénue, grande coquette, amoureuse, tragédienne, dans tous ces emplois elle a marqué au sceau d'un talent supérieur et personnel, souple et original, les personnages qu'elle a créés ou ceux qu'elle a trouvés dans le répertoire classique et qu'elle a représentés, après tant d'autres artistes célèbres, sans cependant jamais se contenter d'imiter ceux qui l'ont devancée. A tous ses rôles elle a donné une empreinte à elle, et il en est, comme celui de Portia, qu'elle a faits siens. Cette artiste, l'Angleterre et l'Amérique, confondues dans un même sentiment d'admiration, l'ont acclamée et lui ont donné la première place dans cet art dramatique qui est commun à



Cliché Window & Grove (Londres).

MISS ELLEN TERRY
Rôle de *Béatrice*. — *BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN*

leurs deux peuples ; elles la regardent comme l'actrice qui a su le mieux faire vivre pour elles les exquises héroïnes de Shakespeare et, en un mot, comme la reine incontestée de la scène anglo-saxonne. J'ai nommé Ellen Terry.

Ellen Terry est une enfant de la balle ! fille, sœur, mère d'artistes ; le théâtre auquel elle appartenait de droit, qui l'a réclamée de très bonne heure, l'a traitée en enfant gâtée et lui a donné ses plus belles et ses plus douces récompenses. Le succès lui est venu vite et lui est resté fidèle. Un moment, elle a bien songé à abandonner la scène ; mais bon sang ne peut mentir, et Ellen Terry revint au théâtre, qu'elle n'a plus quitté et dont elle est une des plus charmantes, des plus originales et des plus sympathiques figures.

A dix-huit ans, Ellen Terry débutait au Princess's Theatre dont, si je ne me trompe, la directrice était alors Mrs. Charles Kean, et s'y faisait tout de suite remarquer. Sa mignonne personne, sa physionomie espiègle, ses yeux rieurs, son opulente chevelure blonde, qui lui faisait



MAISONS RECOMMANDÉES

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS.

BILLARDS, BATAILLE, 8, boul. Bonne-Nouvelle, PARIS

CHAMPAGNE LEMAITRE J. MARCHAND 368, r. St Honoré

GERARD (Léon). 18, rue Drouot. TABLEAUX MODERNES

POUR MAIGRIR ÉLIXIR DU Dr STENDHALLE, 6f LE FLACON. Pharm. LEMAIRE, 14, Rue de Grammont, Paris.

THÉS Cie Anglaise, 23, place Vendôme. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.

GRANDE ROUE DE PARIS

74, Avenue de Suffren, 74

MERVEILLEUSE ASCENSION SANS VERTIGE NI FATIGUE

Concert. — Attractions gratuites de 1 h. à minuit

ENTRÉE SANS TICKET DE L'EXPOSITION

TRAMWAYS & OMNIBUS : École Militaire — Champ-de-Mars



ÉVENTAILS DE LUXE

Corbeilles de Mariage

CADEAUX

Collection d'Éventails anciens

E. BUISSOT, 46, Rue des Petites-Écuries, Paris.

MAISON LE BLANC GRANGER

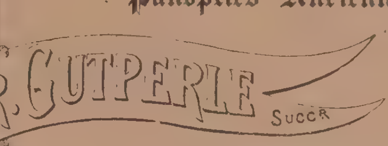
12, Boulevard Magenta, 12

PARIS — Près la Place de la République — **PARIS**

OBJETS D'ART

ARMES — ARMURES

Panoplies Anciennes et Modernes



Gilets Secrets

THÉATRES

BIJOUX — ARMES

Cottes de Mailles — Ceinturonnerie — Escarcelles, etc.

FOURNISSEUR

DES THÉATRES DE L'OPÉRA, DU FRANÇAIS

ET

des Principaux Théâtres Étrangers

MÉDAILLE D'OR

Exposition Universelle de 1889

18 MÉDAILLES, OR, PLATINE & ARGENT

Adresse Télégraphique : **RICPERLE-PARIS** | Téléphone : **N° 250-47**

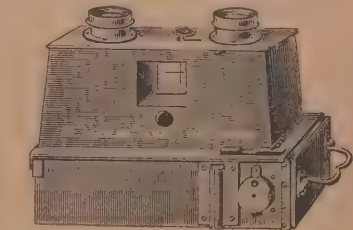
LE VÉRASCOPE BREVETÉ S. G. D. G.

OU JUMELLE STÉRÉOSCOPIQUE

Donne l'**IMAGE VRAIE** garantie superposable avec la nature comme **GRANDEUR** et comme **RELIEF**

C'EST LE DOCUMENT ABSOLU ENREGISTRÉ

Avoir un appareil photographique très commode, très portatif et très solide, permettant de se dissimuler parfaitement par sa petitesse, de viser dans tous les sens, même discrètement sur le côté, de saisir au vol les magnifiques paysages, les scènes de toute nature que l'on trouve en voyageant ou au bord de la mer, de réduire le bagage au minimum pour pouvoir emporter une grande quantité de plaques qui sont les munitions du magasin à répétition, c'est-à-dire à changement rapide : le **VÉRASCOPE** donne non seulement tout cela, mais il a l'apparence d'une élégante jumelle de théâtre. Tout en métal, il ne pèse, tout chargé de ses 12 plaques stéréoscopiques, ou 24 simples, que 980 grammes.



LE VÉRASCOPE

Un **pied télescopique à rotule et à cône**, un **obturateur à poire** et un **viseur clair entièrement redresseur** permettent de faire la pose avec la rapidité que l'on veut.

Pour répondre au désir de sa nombreuse clientèle, la **MAISON RICHARD** vient d'installer, **tout près de l'Opéra, 3, RUE LAFAYETTE,** de vastes salons de **vente** et d'**exposition.** Les amateurs de photographie trouveront dans ces élégants magasins toutes les **dernières nouveautés** et **créations** relatives au **Vérascope.**

Voir notamment les **Agrandissements de 1m10 de côté** (729 fois l'épreuve du **Vérascope**).

AUCUN APPAREIL NE DONNE AUSSI GRAND

JULES RICHARD*

Fondateur et successeur de la MAISON RICHARD FRÈRES, 25, Rue Mélingue ANCIENNE IMPASSE FESSART, PARIS

ENVOI FRANCO DE LA NOTICE ILLUSTRÉE



Fac-Similé de l'Affiche de Privat-Livemont exécutée pour le PALAIS DE LA FEMME
Le PALAIS DE LA FEMME et son Théâtre seront inaugurés le 1er Juin



Cliché Window & Grove (Londres).

LYCEUM THEATRE

ROBESPIERRE

Miss Ellen Terry (Rôle de *Claire de Mauluçon*)



Clichés Window & Grove (Londres). MISS ELLEN TERRY
Rôle de *Portia*. — *LE MARCHAND DE VENISE*

comme une auréole, plaisaient aussitôt au public, qui saluait en elle une ingénue idéale.

Les critiques qui la virent à ses débuts ne tarissaient pas d'éloges sur la nouvelle venue et lui prédisaient le plus brillant avenir. A cette époque — et c'est bien un peu la même chose à l'heure actuelle, — s'il y avait des actrices anglaises capables de jouer les grandes coquettes, il n'y en avait pas une qui eût les qualités requises pour remplir convenablement les rôles d'ingénue, ces rôles où il faut de la jeunesse, de la gaieté, de l'innocence et du charme. La jeune Ellen Terry avait tout cela. Pendant plusieurs années, en effet, elle tint avec succès les rôles de jeunes filles, et un de ceux qui la mirent hors de pair fut celui de Gertrude dans *The Little Treasure*, une adaptation de *la Joie de la Maison*.



MISS ELLEN TERRY
Rôle d'*Ophélia*. — *HAMLET*

Un beau jour, au moment où sa réputation grandissait, où son talent s'affirmait, Ellen Terry dit adieu à la scène. Ce fut un étonnement général, presque de la consternation dans le monde des théâtres et dans le public qui s'était habitué à la jeune actrice et l'avait prise en affection. On crut à une boutade, à un besoin momentané de repos. On se trompait. Pour des raisons diverses Ellen Terry était bien décidée à renoncer pour toujours à l'art dramatique. Pendant sept longues années elle se tint éloignée de la scène ; mais, quand on s'appelle Terry, on se doit au théâtre ; Ellen Terry devait y revenir, et elle y revint.

Quand elle reparut, c'était dans le rôle de Philippa Chester, du *Wandering Heir (l'Héritier errant)*. Loin de lui nuire, la retraite et le repos avaient mûri son talent. C'étaient la même grâce et le même charme, la même originalité d'exécution, la même recherche de la vérité, la même simplicité sans affectation, le même naturel ; mais tout cela, toutes ces qualités s'étaient développées, fondues, affinées, et une nouvelle actrice venait de s'imposer ; la scène anglaise s'était enrichie d'un talent réel, neuf, spontané. Aux charmes de sa personne, Ellen Terry joignait et joint toujours une voix colorée, sympathique, souple et vibrante, dont les intonations savamment modulées expriment admirablement les émotions, les sentiments divers.



Cliché Window & Grove (Londres). MISS ELLEN TERRY
Rôle de *Catherine*. — *MADAME SANS-GÊNE*

L'ingénue devint grande coquette, puis aborda les rôles classiques : Portia, dans *le Marchand de Venise*, fut un de ses triomphes. Comme elle y était séduisante ! Comme elle portait bien la robe et le bonnet carré de docteur ; avec quelle adorable gravité elle jugeait entre Shylock et Antonio ! Pendant plusieurs semaines, on ne parla que de la Portia d'Ellen Terry. Sa Viola de *la Douzième Nuit ou Ce que vous voudrez*, sa Béatrice de *Beaucoup de bruit pour rien* comptent au nombre de ses principaux rôles ; mais le rôle qui mit le sceau à sa réputation fut celui d'*Olivia*, dans la pièce de ce nom, laquelle est une adaptation à la scène du *Vicaire de Wakefield*. Cette charmante Olivia que tous les Anglais connaissent et qui est une des plus exquises figures de leur littérature, Ellen Terry la fit vivre pour ses contemporains. Elle avait réalisé la

conception de l'auteur. Elle déploya dans cette création une grâce si naïve et si suave, une émotion et un charme si grands que ce rôle aurait suffi à la gloire d'une artiste moins ambitieuse. A partir de cette admirable création, Ellen Terry occupait le premier rang.

Il faut dire, cependant, que malgré son immense talent, son art de comédienne, Ellen Terry est plutôt faite pour les rôles de charme et de douceur que pour les rôles tragiques. Elle sait mieux exprimer les douces émotions, les tendres sentiments que les grandes passions, l'amour que la haine, la pitié que la colère, la clémence que la vengeance, la douceur et la vertu que le crime. Sa Marguerite, son Ophélie, son Ophélie surtout, sont supérieures à sa lady Macbeth, où cependant elle a déployé de grandes qualités d'énergie et beaucoup de sentiment tragique.

J'ai un souvenir très précis de la première représentation de *Macbeth* au Lyceum, et je me rappelle combien elle surprit et charma ses plus fervents admirateurs qui ne la croyaient pas capable d'un effort aussi grand. Le rôle de lady Macbeth est écrasant ; il demande une vigueur, une énergie qu'on ne soupçonnait pas à la frêle Ophélie, à la touchante Marguerite, à l'exquise Olivia qu'était Ellen Terry. Mais elle sortit triomphante de cette épreuve, et tous ceux qui assistaient à cette mémorable représentation durent convenir que la tradition qui veut que lady Macbeth ait l'air et les allures d'une virago dès les premières scènes de la tragédie est absurde. C'est précisément par sa séduction, par sa grâce féline, que lady Macbeth pousse au crime son mari et triomphe de ses scrupules. En voyant Ellen Terry, on comprenait l'empire que devait exercer lady Macbeth sur son époux. Cependant, je le répète, les rôles qui exigent de la douceur et du charme lui vont mieux que les grands rôles tragiques. Mais cela n'est pas un reproche, c'est une simple constatation, et il est tout naturel qu'une artiste dont le talent est si multiple et se montre à nous sous tant de jours différents,



Cliché Window & Grove (Londres). MISS ELLEN TERRY
Rôle de *Guinevere*. — *LE ROI ARTHUR*

ne soit pas toujours égale à elle-même. En revanche, il est des fois où elle se surpasse. Voyez, par exemple, le rôle de Madame Sans-Gêne. (Et je déclare ici ne faire aucune comparaison.) Elle l'a joué avec un entrain, une sincérité, un brio, une gaieté émue tout à fait remarquables. Il n'y a pas d'actrice anglaise qui eût pu jouer ce rôle comme elle, et dans cette pièce nous avons fait connaissance avec une Ellen Terry que nous ne connaissions pas. C'était une nouvelle face de son talent qu'elle nous révélait.

La dernière création d'Ellen Terry fut Clarisse de Mauluçon, dans le *Robespierre* de Sardou. Ce rôle rentrait dans la catégorie des emplois qui lui sont spéciaux, et elle l'a tenu avec une autorité, une grâce et un charme extrêmes. Elle y fut touchante et dramatique, et dans la fameuse scène de sa rencontre avec Robespierre, elle a dépeint avec un réalisme poignant les angoisses d'une mère qui craint à tout instant de voir passer le tombereau qui va conduire son enfant à la guillotine. Combien elle était superbe dans cette scène ! Tantôt effrayée, remplie d'épouvante et de terreur, elle sanglotait en détournant les regards, puis, tout à coup, atteinte par je ne sais quelle fascination cruelle, elle collait un œil aux persiennes pour voir la foule dont les cris de colère et d'ivresse brutale venaient comme insulter à sa douleur.

Depuis longtemps, Ellen Terry est au Lyceum, où elle a été la collaboratrice la plus assidue, la plus loyale et la plus précieuse de Sir Henry Irving. Comme lui, et avec lui, elle a fait de triomphantes tournées aux États-Unis, et les Américains, qui l'admirent autant que les Anglais, lui ont toujours fait le plus chaleureux, le plus enthousiaste accueil. Et cela me rappelle qu'en France, nous n'avons vu ni Ellen Terry, ni Irving, et je ne puis m'empêcher de regretter que ces deux grands artistes n'aient pu, cette année, se faire applaudir à Paris.

PAUL VILLARS.

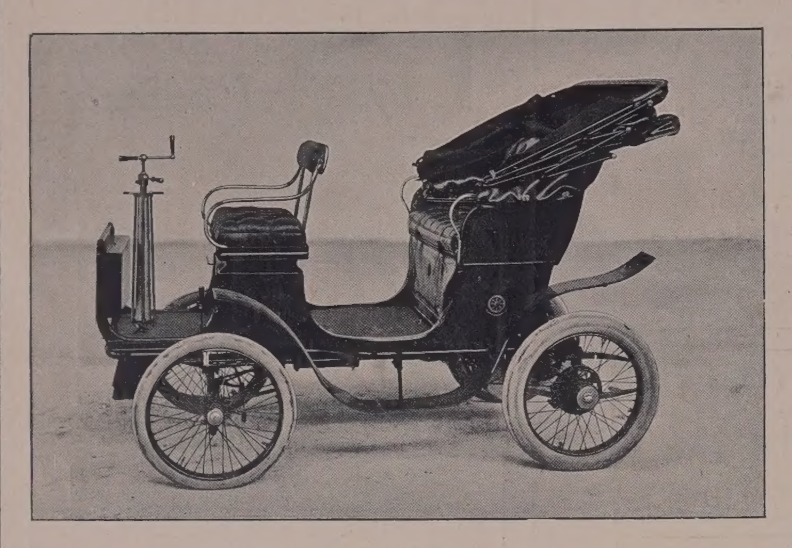


Cliché Window & Grove (Londres). MISS ELLEN TERRY
Rôle de *Catherine d'Aragon*. — *HENRY VIII*

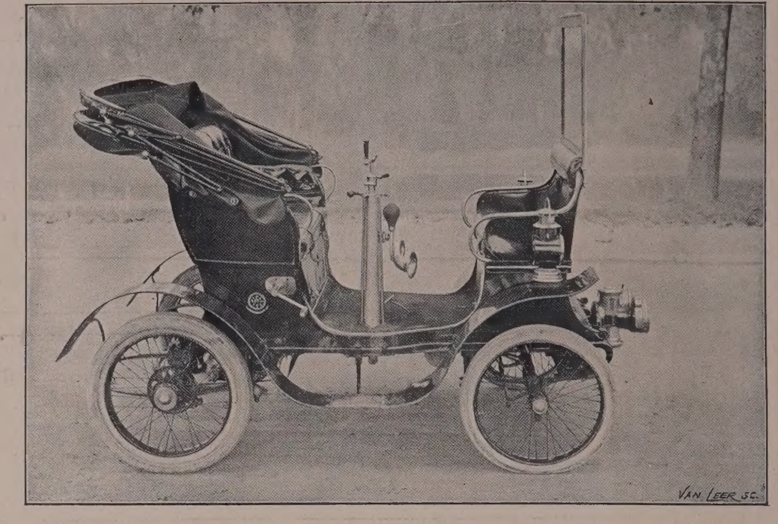
Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

Les Automobiles de DION = BOUTON

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900



PETITE VOITURE A PÉTROLE (Direction avant)



PETITE VOITURE A PÉTROLE (Direction arrière)

Les deux grandes épreuves automobiles de l'Exposition : le Concours des « **Poids lourds** » et celui des « **Poids légers** », viennent encore une fois de mettre en lumière les progrès étonnants que réalise chaque année cette nouvelle et merveilleuse industrie qu'est l'industrie automobile.

Les différents types de poids lourds et de voitures légères, dont les gravures ci-contre donnent une idée exacte, ont remporté les plus hautes récompenses de l'Exposition, et les méritent sans contredit pour leur confortable et leur élégance raffinée aussi bien que par l'indiscutable supériorité de leur moteur. Ces différents véhicules ont, en effet, valu à cette maison :

CLASSE 30

CARROSSERIE ET AUTOMOBILES

UN GRAND PRIX

CLASSE 116

ARMÉES DE TERRE ET DE MER

UNE MÉDAILLE D'OR

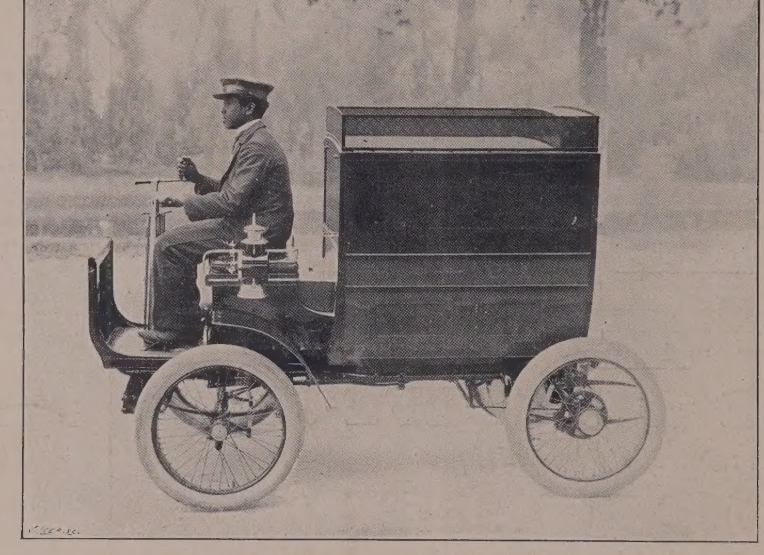
CONCOURS DE L'EXPOSITION

TROIS MÉDAILLES D'OR

Dont :

Une Médaille d'Or, pour le Concours des « Poids lourds (omnibus).
Une Médaille d'Or, pour le Concours des « Poids lourds » (camions).
Une Médaille d'Or, pour le Concours des « Poids légers » (voitures de livraisons).

L'éloge de MM. de Dion et Bouton n'est plus à faire. Les pères du vaillant petit moteur que M. Pierre Giffard voulait jadis baptiser de leurs noms : un « dion-bouton », commencent à récolter le fruit de leurs longs et incessants labeurs.



VOITURES DE LIVRAISONS

Leurs usines seront d'ici peu les plus belles du monde ; leur renommée devient universelle.

Les figures ci-contre montrent les différents types de Dion-Bouton dont nous parlons plus haut.

Ce sont tout d'abord : la voiture légère, dont plus de mille modèles sont déjà en circulation. Il est à remarquer que la direction est placée indifféremment à l'avant ou à l'arrière, selon la carrosserie adaptée au châssis.

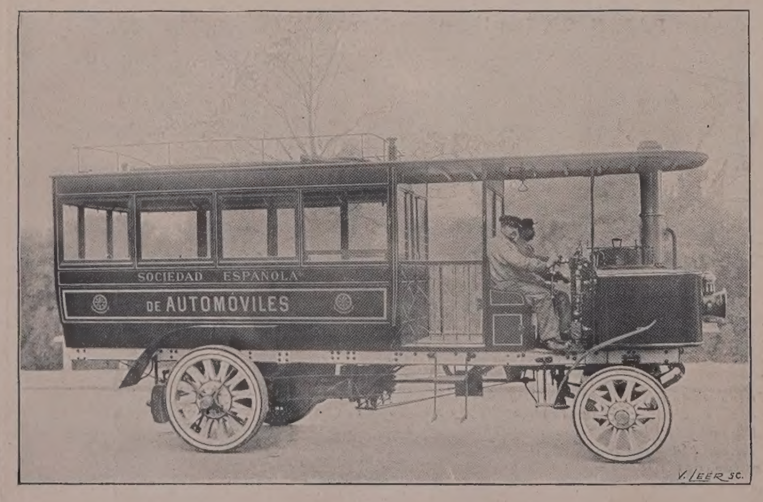
Le camion à vapeur, appelé à rendre les plus grands services aux grosses industries lourdement grevées de frais de camionnage et de transbordement.

Puis enfin, l'omnibus à vapeur adopté par plusieurs grandes compagnies françaises et étrangères.

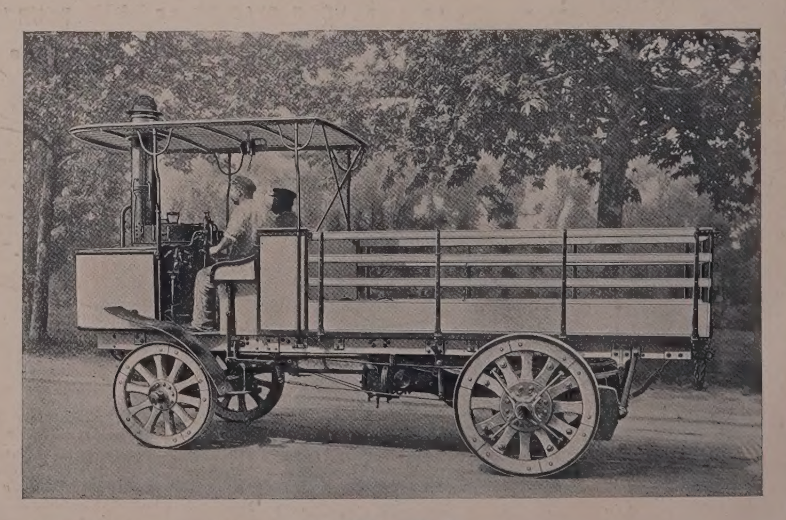
Pour terminer, il convient d'ajouter qu'à son industrie déjà si compliquée, la **Maison DE DION & BOUTON** vient d'adjoindre une nouvelle fabrication, celle des piles sèches pour l'allumage des moteurs de tricycles et de voitures, ainsi que celle des piles pour sonneries, téléphone et lumière intermittente.

En présence de semblables éléments, on peut dès maintenant prédire sans sorcellerie que ce « Petit Creusot » arrivera, dans un proche avenir, à égaler en importance les établissements les plus considérables du monde.

W. BARRIER.



OMNIBUS A VAPEUR



CAMION A VAPEUR